

Mona Chollet

SORCIERÈRES

LA PUISSANCE INVAINCUE DES FEMMES

Qu'elles vendent des grimoires sur Etsy, postent des photos de leur autel orné de cristaux sur Instagram ou se rassemblent pour jeter des sorts à Donald Trump, les sorcières sont partout. Davantage encore que leurs aînées des années 1970, les féministes actuelles semblent hantées par cette figure. La sorcière est à la fois la victime absolue, celle pour qui on réclame justice, et la rebelle obstinée, insaisissable. Mais qui étaient au juste celles qui, dans l'Europe de la Renaissance, ont été accusées de sorcellerie? Quels types de femme ces siècles de terreur ont-ils censurés, éliminés, réprimés? Ce livre en explore trois et examine ce qu'il en reste aujourd'hui, dans nos préjugés et nos représentations: la femme indépendante – puisque les veuves et les célibataires furent particulièrement visées; la femme sans enfant – puisque l'époque des chasses a marqué la fin de la tolérance pour celles

ZONES

18 € [09.2018]
ISBN 978-2-35522-122-4



9 782355 221224



Mona Chollet

Sorcières.

La puissance invaincue des femmes

2018



Présentation

Qu'elles vendent des grimoires sur Etsy, postent des photos de leur autel orné de cristaux sur Instagram ou se rassemblent pour jeter des sorts à Donald Trump, les sorcières sont partout. Davantage encore que leurs aînées des années 1970, les féministes actuelles semblent hantées par cette figure. La sorcière est à la fois la victime absolue, celle pour qui on réclame justice, et la rebelle obstinée, insaisissable. Mais qui étaient au juste celles qui, dans l'Europe de la Renaissance, ont été accusées de sorcellerie ? Quels types de femme ces siècles de terreur ont-ils censurés, éliminés, réprimés ?

Ce livre en explore trois et examine ce qu'il en reste aujourd'hui, dans nos préjugés et nos représentations : la femme indépendante – puisque les veuves et les célibataires furent particulièrement visées ; la femme sans enfant – puisque l'époque des chasses a marqué la fin de la tolérance pour celles qui prétendaient contrôler leur fécondité ; et la femme âgée – devenue, et restée depuis, un objet d'horreur. Enfin, il sera aussi question de la vision du monde que la traque des sorcières a servi à promouvoir, du rapport guerrier qui s'est développé alors tant à l'égard des femmes que de la nature : une double malédiction qui reste à lever.

L'auteure

Mona Chollet est journaliste au Monde diplomatique. Elle est notamment l'auteure de *Beauté fatale. Les nouveaux visages d'une aliénation féminine* et de *Chez soi. Une odyssée de l'espace domestique* (Zones, 2012 et 2015).

[Le blog de l'auteure](#)

Collection

ZONES



Le label « Zones » est dirigé par Grégoire Chamayou.

Copyright

Composé par Facompo à Lisieux

Dépôt légal : septembre 2018

© Éditions La Découverte, Paris, 2018.

Zones est un label des Éditions La Découverte.

Conception graphique : deValence.

En couverture : Petite fille déguisée en sorcière vers 1865 © London Stereoscopic Company/Hulton Archive/Getty Images.

Composition numérique Facompo (Lisieux), Juillet 2018

ISBN numérique : 978-2-35522-134-7

ISBN papier : 978-2-35522-122-4

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénale.

S'informer

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information bimensuelle par courriel, à partir de notre site www.editions-zones.org,

où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue et la plupart de nos titres, intégralement consultables en ligne, et pas mal d'autres choses encore.

Nous suivre sur



Table

REMERCIEMENTS

LES HÉRITIÈRES. INTRODUCTION

« Une victime des Modernes et non des Anciens »

Éliminer les têtes féminines qui dépassent

Une histoire niée ou déréalisée

Du Magicien D'Oz à Starhawk

La visiteuse du crépuscule

Comment cette histoire a façonné notre monde

Dévoré le cœur du marin de Hydra

1. UNE VIE À SOI. LE FLÉAU DE L'INDÉPENDANCE FÉMININE

Assistées, fraudeuses et électrons libres

L'aventurière, modèle interdit

Sus aux réfractaires

L'ombre des bûchers

Qui est le Diable ?

Des femmes toujours « fondues »

Le réflexe de servir

L'« institution de la maternité », boulet au pied

2. LE DÉSIR DE LA STÉRILITÉ. PAS D'ENFANT, UNE POSSIBILITÉ

Un élan vers d'autres possibles

L'alchimie subtile du (non-)désir d'enfant

Une zone de non-pensée

Le dernier bastion de la « nature »

Dans la clairière

Une parole inadmissible

Le dernier secret

3. L'IVRESSE DES CIMES. BRISER L'IMAGE DE LA « VIEILLE PEAU »

Toujours déjà vieilles

« Le cœur a ses raisons »

Un arrêt sur image éternel ?

Quand les femmes commencent à répondre

Les gardiennes de la lisière

La « figure privilégiée de l'abjection »

Le désir diabolisé

« Inventer l'autre loi »

4. METTRE CE MONDE CUL PAR-DESSUS TÊTE. GUERRE À LA NATURE, GUERRE AUX FEMMES

« Excellence à quoi ? »

La mort de la nature

Dreuf, Popokoff et les autres

Toutes des affabulatrices

Naissance d'une solidarité subliminale

Traiter le patient comme une personne

Quand l'irrationalité n'est pas du côté que l'on croit

L'ébauche d'un autre monde

La révolte des « bonnes femmes hystériques »

Penser deux libérations à la fois

« Votre monde ne me convient pas »

REMERCIEMENTS

Merci pour les conseils de lecture, les liens et les coupures de presse, les discussions et les encouragements à Guillaume Barou, Akram Belkaïd, Otto Bruun, Irina Cotseli, Thomas Deltombe, Eleonora Faletti, Sébastien Fontenelle, Alain Gresh, Madmeg, Emmanuelle Maupetit, Daria Michel Scotti, Joyce A. Nashawati, Geneviève Sellier, Maïté Simoncini, Sylvie Tissot et Laélia Véron. Bien évidemment, le résultat m'appartient et ne les engage en rien.

Merci à Serge Halimi, qui m'a accordé un congé sabbatique pour travailler à ce livre.

Toute ma gratitude va à Katia Berger, Dominique Brancher et Frédéric Le Van pour leurs précieuses relectures et la justesse de leurs remarques.

Merci à mon éditeur, Grégoire Chamayou.

Et un merci particulier, une fois de plus, à Thomas Lemahieu.

« Inutile d'adhérer à WITCH.
Si vous êtes une femme
et que vous osez regarder à
l'intérieur de vous-même,
alors vous êtes une sorcière. »

Manifeste de WITCH
(Women's International
Terrorist Conspiracy from Hell),
New York, 1968

LES HÉRITIÈRES.

INTRODUCTION

Bien sûr, il y a eu celle du *Blanche-Neige* de Walt Disney, avec ses cheveux gris filasse sous sa capuche noire, son nez crochu orné d'une verrue, son rictus imbécile découvrant une dent unique plantée dans sa mâchoire inférieure, ses sourcils épais au-dessus de ses yeux fous qui accentuaient encore son expression maléfique. Mais la sorcière qui a le plus marqué mon enfance, ce n'est pas elle : c'est Floppy Le Redoux.

Floppy apparaît dans *Le Château des enfants volés*, un roman jeunesse de l'autrice suédoise Maria Gripe (1923-2007)¹ qui se déroule dans une contrée nordique imaginaire. Elle vit dans une maison perchée au sommet d'une colline, abritée sous un très vieux pommier dont la silhouette, visible de loin, se découpe sur le ciel. L'endroit est paisible et beau, mais les habitants du village voisin évitent de s'y aventurer, car autrefois s'y dressait une potence. La nuit, on peut apercevoir une faible lueur à la fenêtre tandis que la vieille femme tisse tout en conversant avec son corbeau, Solon, borgne depuis qu'il a perdu un œil en se penchant sur le Puits-de-la-Sagesse. Plus encore que par les pouvoirs magiques de la sorcière, j'étais impressionnée par l'aura qui émanait d'elle, faite de calme profond, de mystère, de clairvoyance.

La façon dont son apparence était décrite me fascinait. « Elle sortait toujours enveloppée dans une ample cape bleu foncé, dont le large col, claquant au vent, faisait flop-flop autour de sa tête » – d'où le surnom de « Floppy ». « Elle était aussi coiffée d'un drôle de chapeau. Ses bords souples étaient parsemés de fleurs retombant d'une haute calotte violette garnie de papillons. » Ceux qui croisaient son chemin étaient frappés par l'éclat de ses yeux bleus, qui « changeaient continuellement et exerçaient un véritable pouvoir sur les gens ». C'est peut-être bien l'image de Floppy

Le Redoux qui m'a préparée à apprécier plus tard, quand je me suis intéressée à la mode, les créations imposantes d'un Yohji Yamamoto, ses vêtements amples, ses chapeaux immenses, sortes de refuges de tissu, aux antipodes du modèle esthétique dominant selon lequel les filles doivent dévoiler le plus de peau et de formes possible². Restée dans ma mémoire comme un talisman, une ombre bienveillante, Floppy m'avait laissé le souvenir de ce que pouvait être une femme *d'envergure*.

J'aimais aussi la vie retirée qu'elle menait, et son rapport à la communauté, à la fois distant et impliqué. La colline où s'élève sa maison, écrit Maria Gripe, semble protéger le village « comme s'il était blotti sous son aile ». La sorcière tisse des tapis extraordinaires : « Assise devant son métier, elle méditait tout en travaillant. Ses réflexions concernaient les habitants du village et leur vie. Tant et si bien qu'un beau matin, elle découvrit que, sans s'en douter, elle savait d'avance ce qui leur arrivait. Penchée sur son ouvrage, elle lisait leur avenir dans le dessin qui, tout naturellement, se créait sous ses doigts. » Sa présence dans les rues, si rare et fugitive soit-elle, est un signe d'espoir pour ceux qui la voient passer : elle doit la seconde partie de son surnom – personne ne connaît son véritable nom – au fait qu'elle ne se montre jamais durant l'hiver, et que sa réapparition annonce de façon certaine l'arrivée imminente du printemps, même si ce jour-là le thermomètre marque encore « trente degrés au-dessous de zéro ».

Même les sorcières inquiétantes, celle de *Hansel et Gretel* ou celle de la rue Mouffetard, ou la babayaga des contes russes, tapie dans son isba juchée sur des pattes de poulet, m'ont toujours inspiré plus d'excitation que de répulsion. Elles fouettaient l'imagination, procuraient des frissons de frayeur délicieuse, donnaient le sens de l'aventure, ouvraient sur un autre monde. Pendant la récréation, à l'école primaire, mes camarades et moi traquions celle qui avait élu domicile derrière les buissons de la cour, obligés de nous en remettre à nous-mêmes face au flegme incompréhensible du corps enseignant. La menace flirtait avec la promesse. On sentait

soudain que tout était possible, et peut-être aussi que la joliesse inoffensive, la gentillesse gazouillante n'étaient pas le seul destin féminin envisageable. Sans ce vertige, l'enfance aurait manqué de saveur. Mais, avec Floppy Le Redoux, la sorcière est définitivement devenue pour moi une figure positive. Elle était celle qui avait le dernier mot, qui faisait mordre la poussière aux personnages malfaisants. Elle offrait la jouissance de la revanche sur un adversaire qui vous avait sous-estimée ; un peu comme Fantômette, mais par la force de son esprit plutôt que par ses talents de gymnaste en justaucorps – ce qui m'arrangeait : je détestais le sport. À travers elle m'est venue l'idée qu'être une femme pouvait signifier un pouvoir supplémentaire, alors que jusque-là une impression diffuse me suggérait que c'était plutôt le contraire. Depuis, où que je le rencontre, le mot « sorcière » aimante mon attention, comme s'il annonçait toujours une force qui pouvait être mienne. Quelque chose autour de lui grouille d'énergie. Il renvoie à un savoir au ras du sol, à une force vitale, à une expérience accumulée que le savoir officiel méprise ou réprime. J'aime aussi l'idée d'un art que l'on perfectionne sans relâche tout au long de sa vie, auquel on se consacre et qui protège de tout, ou presque, ne serait-ce que par la passion que l'on y met. La sorcière incarne la femme affranchie de toutes les dominations, de toutes les limitations ; elle est un idéal vers lequel tendre, elle montre la voie.

« UNE VICTIME DES MODERNES ET NON DES ANCIENS »

Il m'a fallu un temps étonnamment long pour mesurer le malentendu que recouvraient la débauche de fantaisie, l'imagerie d'héroïne aux superpouvoirs associées aux sorcières dans les productions culturelles qui m'entouraient. Pour comprendre que, avant de devenir un stimulant pour l'imagination ou un titre honorifique, le mot « sorcière » avait été la pire des marques d'infamie, l'imputation mensongère qui avait valu la torture et la mort à des dizaines de milliers de femmes. Dans la conscience collective, les chasses aux sorcières qui se sont déroulées en Europe, essentiellement

aux XVI^e et XVII^e siècles, occupent une place étrange. Les procès en sorcellerie reposaient sur des accusations extravagantes – le vol de nuit pour se rendre au sabbat, le pacte et la copulation avec le Diable – qui semblent les avoir entraînés à leur suite dans la sphère de l’irréalité, les arrachant à leur ancrage historique. À nos yeux, quand nous la découvrons aujourd’hui, la première représentation connue d’une femme volant sur un balai, dans la marge du manuscrit de Martin Le Franc *Le Champion des dames* (1441-1442), a des allures légères et facétieuses ; elle semble surgie d’un film de Tim Burton, du générique de *Ma sorcière bien-aimée* ou d’une décoration de Halloween. Et pourtant, au moment où elle apparaîtrait, vers 1440, elle annonce des siècles de souffrances. Évoquant l’invention du sabbat, l’historien Guy Bechtel constate : « Ce grand poème idéologique a beaucoup tué³. » Quant aux tortures sexuelles, leur réalité semble s’être dissoute dans l’imagerie sadienne et les émois troubles qu’elle suscite.

En 2016, le Musée Saint-Jean de Bruges a consacré une exposition aux « Sorcières de Bruegel », le maître flamand ayant été le premier peintre à s’emparer de ce thème. Sur un panneau figuraient les noms des dizaines de femmes de la ville brûlées comme sorcières sur la place publique. « Beaucoup d’habitants de Bruges portent toujours ces noms de famille et ignoraient, avant de visiter l’exposition, qu’ils ont peut-être eu une ancêtre accusée de sorcellerie », commentait le directeur du musée⁴. Il disait cela en souriant, comme si le fait de compter dans son arbre généalogique une innocente massacrée sur la base d’allégations délirantes était une petite anecdote trop sympa à raconter à ses amis. Et l’on s’interroge : de quel autre crime de masse, même ancien, est-il possible de parler ainsi le sourire aux lèvres ?

En anéantissant parfois des familles entières, en faisant régner la terreur, en réprimant sans pitié certains comportements et certaines pratiques désormais considérés comme intolérables, les chasses aux sorcières ont contribué à façonner le monde qui est le nôtre. Si elles n’avaient pas eu lieu, nous vivrions probablement dans des sociétés très différentes. Elles nous en

disent beaucoup sur les choix qui ont été faits, sur les voies qui ont été privilégiées et celles qui ont été condamnées. Pourtant, nous nous refusons à les regarder en face. Même quand nous acceptons la réalité de cet épisode de l'histoire, nous trouvons des moyens de le tenir à distance. Ainsi, on fait souvent l'erreur de le situer au Moyen Âge, dépeint comme une époque reculée et obscurantiste avec laquelle nous n'aurions plus rien à voir, alors que les grandes chasses se sont déroulées à la Renaissance – elles ont commencé vers 1400 et pris de l'ampleur surtout à partir de 1560. Des exécutions ont encore eu lieu à la fin du XVIII^e siècle, comme celle d'Anna Göldi, décapitée à Glaris, en Suisse, en 1782. La sorcière, écrit Guy Bechtel, « fut une victime des Modernes et non des Anciens⁵ ».

De même, on met souvent les persécutions sur le compte d'un fanatisme religieux incarné par des inquisiteurs pervers. Or l'Inquisition, avant tout préoccupée des hérétiques, a très peu pourchassé les sorcières ; l'écrasante majorité des condamnations ont été le fait de cours civiles. En matière de sorcellerie, les juges laïcs se sont révélés « plus cruels et plus fanatiques que Rome⁶ ». La distinction n'a d'ailleurs qu'un sens très relatif dans un monde où il n'existait pas d'en-dehors possible à la croyance religieuse. Même les quelques voix qui s'élevèrent contre les persécutions, comme celle du médecin Jean Wier, qui, en 1563, dénonça un « bain de sang d'innocents », ne remettaient pas en question l'existence du Diable. Quant aux protestants, malgré leur image de plus grande rationalité, ils ont traqué les sorcières avec la même ardeur que les catholiques. Le retour à une lecture littérale de la Bible prôné par la Réforme ne favorisait pas la clémence, au contraire. À Genève, sous Calvin, on exécuta trente-cinq « sorcières », au nom de deux lignes de l'Exode qui disent : « Tu ne laisseras pas vivre la magicienne. » L'intolérance du climat de l'époque, l'orgie sanguinaire des guerres de religion – trois mille protestants tués à Paris à la Saint-Barthélemy, en 1572 – ont nourri la cruauté des deux camps à leur égard.

À vrai dire, c'est précisément parce que les chasses aux sorcières nous parlent de notre monde que nous avons d'excellentes raisons de ne pas les regarder en face. S'y risquer, c'est se confronter au visage le plus désespérant de l'humanité. Elles illustrent d'abord l'entêtement des sociétés à désigner régulièrement un bouc émissaire à leurs malheurs, et à s'enfermer dans une spirale d'irrationalité, inaccessibles à toute argumentation sensée, jusqu'à ce que l'accumulation des discours de haine et une hostilité devenue obsessionnelle justifient le passage à la violence physique, perçue comme une légitime défense du corps social. Elles illustrent, pour reprendre les mots de Françoise d'Eaubonne, la capacité humaine à « déchaîner un massacre par un raisonnement digne d'un aliéné⁷ ». La diabolisation des femmes qualifiées de sorcières eut d'ailleurs beaucoup en commun avec l'antisémitisme. On parlait du « sabbat » ou de la « synagogue » des sorcières ; on les soupçonnait, comme les juifs, de conspirer pour détruire la chrétienté et on les représentait, comme eux, avec le nez crochu. En 1618, un greffier qui s'ennuie lors d'une exécution près de Colmar dessine l'accusée dans la marge de son compte rendu : il la représente avec une coiffure traditionnelle juive, « à pendeloques, entourée d'étoiles de David⁸ ».

Comme souvent, la désignation du bouc émissaire, loin d'être le fait d'une populace grossière, est venue d'en haut, des classes cultivées. La naissance du mythe de la sorcière coïncide à peu près avec celle – en 1454 – de l'imprimerie, qui y a joué un rôle essentiel. Bechtel parle d'une « opération médiatique » qui « utilisa tous les vecteurs d'information de l'époque » : « les livres pour ceux qui lisaient, les sermons pour les autres, pour tous grandes quantités de représentations ». Œuvre de deux inquisiteurs, l'Alsacien Henri Institoris (ou Heinrich Krämer) et le Bâlois Jakob Sprenger, *Le Marteau des sorcières (Malleus maleficarum)*, publié en 1487, a pu être comparé à *Mein Kampf* d'Adolf Hitler. Réédité une quinzaine de fois, il fut diffusé à trente mille exemplaires dans toute l'Europe durant les grandes chasses : « Pendant ce temps de feu, dans tous

les procès, les juges vont s'en servir. Ils vont poser les questions du *Malleus* et entendre les réponses du *Malleus*⁹. » De quoi battre en brèche notre vision un brin idéalisée des premiers usages de l'imprimerie... Accréditant l'idée d'une menace imminente qui exige l'emploi de moyens exceptionnels, *Le Marteau des sorcières* entretient une hallucination collective. Son succès fait naître d'autres vocations de démonologues, qui nourrissent un véritable filon éditorial. Les auteurs de ces ouvrages – tel le philosophe français Jean Bodin (1530-1596) –, qui y apparaissent comme des fous furieux, étaient par ailleurs des érudits et des hommes de grand renom, souligne Bechtel : « Quel contraste avec la crédulité, la brutalité dont ils firent tous preuve dans leurs exposés démonologiques. »

ÉLIMINER LES TÊTES FÉMININES QUI DÉPASSENT

On ressort glacé de ces récits, et encore davantage quand on est une femme. Certes, de nombreux hommes ont été exécutés pour sorcellerie ; mais la misogynie a été au cœur des persécutions. « Les sorciers sont peu de chose », assure le *Malleus maleficarum*. Ses auteurs estiment que s'il n'y avait pas la « malice » des femmes, « même en ne disant rien des sorcières, le monde serait libéré d'innombrables périls ». Faibles de corps et d'esprit, animées par un insatiable désir de luxure, elles sont censées faire des proies faciles pour le Diable. Dans les procès, elles ont représenté en moyenne 80 % des accusés et 85 % des condamnés¹⁰. Elles étaient aussi plus démunies face à la machine judiciaire : en France, les hommes comptaient pour 20 % des accusés, mais ils furent à l'origine de 50 % des procédures en appel auprès du Parlement. Alors qu'auparavant les tribunaux refusaient leur témoignage, les Européennes n'accédèrent au statut de sujets à part entière aux yeux de la loi que pour être accusées en masse de sorcellerie¹¹. La campagne menée entre 1587 et 1593 dans vingt-deux villages des environs de Trèves, en Allemagne – lieu d'apparition et épicode, avec la Suisse, des chasses aux sorcières –, fut si féroce que, dans deux d'entre eux,

elle ne laissa plus qu'une femme encore en vie ; en tout, on en avait brûlé 368. Des lignées féminines entières furent éliminées : les charges contre Magdelaine Denas, brûlée dans le Cambrésis en 1670, à l'âge de soixante-dix-sept ans, n'étaient pas très claires, mais on avait déjà exécuté sa tante, sa mère et sa fille, et on pensait que la sorcellerie était héréditaire¹².

Les accusations ont longtemps épargné les classes supérieures et, quand elles ont fini par les atteindre à leur tour, les procès se sont rapidement éteints. Auparavant, les ennemis politiques de certains notables dénonçaient parfois comme sorcières les filles ou les épouses de ces derniers, parce que c'était plus facile que de s'en prendre directement à eux ; mais, dans leur grande majorité, les victimes appartenaient aux classes populaires. Elles se retrouvaient aux mains d'institutions entièrement masculines : interrogateurs, prêtres ou pasteurs, tortionnaires, gardiens, juges, bourreaux. On imagine leur panique et leur détresse, d'autant plus qu'elles affrontaient en général cette épreuve dans une solitude totale. Les hommes de leur famille prenaient rarement leur défense, quand ils ne se joignaient pas aux accusateurs. Pour certains, cette retenue s'expliquait par la peur, puisque la plupart des hommes accusés l'étaient en tant que proches de « sorcières ». D'autres profitèrent du climat de suspicion généralisée « pour se débarrasser d'épouses ou d'amantes encombrantes, ou pour empêcher la vengeance de celles qu'ils avaient séduites ou violées », relate Silvia Federici, pour qui « ces années de terreur et de propagande semèrent les graines d'une aliénation psychologique profonde des hommes envers les femmes »¹³.

Certaines accusées étaient à la fois des magiciennes et des guérisseuses ; un mélange déconcertant à nos yeux, mais qui allait de soi à l'époque. Elles jetaient ou levaient des sorts, fournissaient des philtres et des potions, mais elles soignaient aussi les malades et les blessés, ou aidaient les femmes à accoucher. Elles représentaient le seul recours vers lequel le peuple pouvait se tourner et avaient toujours été des membres respectés de la communauté, jusqu'à ce qu'on assimile leurs activités à des agissements diaboliques. Plus

largement, cependant, toute tête féminine qui dépassait pouvait susciter des vocations de chasseur de sorcières. Répondre à un voisin, parler haut, avoir un fort caractère ou une sexualité un peu trop libre, être une gêneuse d'une quelconque manière suffisait à vous mettre en danger. Dans une logique familière aux femmes de toutes les époques, chaque comportement et son contraire pouvaient se retourner contre vous : il était suspect de manquer la messe trop souvent, mais il était suspect aussi de ne jamais la manquer ; suspect de se réunir régulièrement avec des amies, mais aussi de mener une vie trop solitaire¹⁴... L'épreuve du bain le résume bien. La femme était jetée à l'eau : si elle coulait, elle était innocente ; si elle flottait, elle était une sorcière et devait donc être exécutée. On retrouve également beaucoup le mécanisme du « refus d'aumône » : les riches qui dédaignaient la main tendue d'une mendicante et qui, ensuite, tombaient malades ou souffraient d'une infortune quelconque s'empressaient de l'accuser de leur avoir jeté un sort, transférant ainsi sur elle un obscur sentiment de culpabilité. Dans d'autres cas, on rencontre la logique du bouc émissaire sous sa forme la plus pure : « Des navires sont en difficulté sur la mer ? Digna Robert, en Belgique, est saisie, brûlée, exposée sur une roue (1565). Un moulin près de Bordeaux ne fonctionne plus ? On prétend que Jeanne Noals, dite Gache, l'a "chevillé" (1619)¹⁵. » Qu'importe s'il s'agissait de femmes parfaitement inoffensives : leurs concitoyens étaient persuadés qu'elles détenaient un pouvoir de nuire sans limite. Dans *La Tempête* de Shakespeare (1611), il est dit de l'esclave Caliban que sa mère « était une puissante sorcière », et François Guizot précisait à ce sujet dans sa traduction de 1864 : « Dans toutes les anciennes accusations de sorcellerie en Angleterre, on trouve constamment l'épithète *strong* ("forte", "puissante") associée au mot *witch* ("sorcière"), comme une qualification spéciale et augmentative. Les tribunaux furent obligés de décider, contre l'opinion populaire, que le mot *strong* n'ajoutait rien à l'accusation. »

Avoir un corps de femme pouvait suffire à faire de vous une suspecte. Après leur arrestation, les accusées étaient dénudées, rasées et livrées à un

« piqueur », qui recherchait minutieusement la marque du Diable, à la surface comme à l'intérieur de leur corps, en y enfonçant des aiguilles. N'importe quelle tache, cicatrice ou irrégularité pouvait faire office de preuve et on comprend que les femmes âgées aient été confondues en masse. Cette marque était censée rester insensible à la douleur ; or beaucoup de prisonnières étaient si choquées par ce viol de leur pudeur – par ce viol tout court – qu'elles s'évanouissaient à moitié et ne réagissaient donc pas aux piqûres. En Écosse, des « piqueurs » passaient même dans les villages et les villes en proposant de démasquer les sorcières qui se dissimulaient parmi leurs habitantes. En 1649, la ville anglaise de Newcastle-upon-Tyne engagea l'un d'eux en lui promettant vingt shillings par condamnée. Trente femmes furent amenées à la mairie et déshabillées. La plupart – quelle surprise – furent déclarées coupables¹⁶.

« Comme lorsque je lis le journal, j'en ai appris davantage que je ne l'aurais souhaité sur la cruauté humaine », avoue Anne L. Barstow dans l'introduction à son étude des chasses aux sorcières européennes¹⁷. Et, en effet, le récit des tortures est insoutenable : le corps désarticulé par l'estrapade, brûlé par des sièges en métal chauffé à blanc, les os des jambes brisés par les brodequins. Les démonologues recommandent de ne pas se laisser émouvoir par les larmes, attribuées à une ruse diabolique et forcément feintes. Les chasseurs de sorcières se montrent à la fois obsédés et terrifiés par la sexualité féminine. Les interrogateurs demandent inlassablement aux accusées « comment était le pénis du Diable ». *Le Marteau des sorcières* affirme qu'elles ont le pouvoir de faire disparaître les sexes masculins et qu'elles en conservent des collections entières dans des boîtes ou dans des nids d'oiseau où ils frétilent désespérément (on n'en a cependant jamais retrouvé). Par sa forme phallique, le balai qu'elles chevauchent, en plus d'être un symbole ménager détourné, témoigne de leur liberté sexuelle. Le sabbat est vu comme le lieu d'une sexualité débridée, hors de contrôle. Les tortionnaires jouissent de la domination absolue qu'ils exercent sur les prisonnières ; ils peuvent donner libre cours à leur

voyeurisme et leur sadisme sexuel. S’y ajoutent les viols par les gardiens : lorsqu’une détenue est retrouvée étranglée dans son cachot, on dit que le Diable est venu reprendre sa servante. Beaucoup de condamnées, au moment de leur exécution, ne peuvent même plus tenir debout. Mais, même si elles sont soulagées d’en finir, il leur reste à affronter une mort atroce. Le démonologue Henry Boguet relate la fin de Clauda Jam-Guillaume, qui trouve par trois fois la force de s’échapper du bûcher. Le bourreau n’avait pas respecté sa promesse de l’étrangler avant que les flammes ne l’atteignent. Elle l’oblige ainsi à tenir parole : la troisième fois, il l’assomme, de sorte qu’elle meurt inconsciente¹⁸.

UNE HISTOIRE NIÉE OU DÉRÉALISÉE

De tout cela, il paraît difficile de ne pas déduire que les chasses aux sorcières ont été une guerre contre les femmes. Et pourtant... Spécialiste des procès en sorcellerie en Nouvelle-Angleterre, Carol F. Karlsen déplore que son « approche en termes de genre ait été ignorée, banalisée ou indirectement contestée » dans les nombreuses publications, savantes ou généralistes, auxquelles a donné lieu, en 1992, le 300^e anniversaire de l’affaire des sorcières de Salem¹⁹. Anne L. Barstow juge « aussi extraordinaire que ces événements eux-mêmes » l’obstination mise par les historiens à nier que les chasses aux sorcières furent une « explosion de misogynie »²⁰. Elle cite les étonnantes contorsions auxquelles doivent parfois se livrer ses confrères – ou ses consœurs – pour contredire les conclusions qui se dégagent de leurs propres recherches. Guy Bechtel en offre d’ailleurs lui-même une illustration quand, après avoir détaillé la « diabolisation de la femme » qui précéda les chasses aux sorcières, il interroge : « Est-ce à dire que l’antiféminisme explique les bûchers ? » et répond, péremptoire : « Certainement pas. » Il invoque à l’appui de cette conclusion des arguments plutôt faibles : d’abord, « on brûla aussi des hommes » et, ensuite, « l’antiféminisme – qui se développa à la fin du XIII^e siècle – précède d’assez loin le temps des bûchers ». Or, si certains

hommes ont été perdus par les dénonciations de femmes « possédées », comme dans les affaires célèbres de Loudun et de Louviers, la plupart n'étaient accusés de sorcellerie, on l'a dit, que par association avec des femmes, ou alors de façon secondaire, ce crime s'ajoutant à d'autres chefs d'accusation. Quant au fait que l'antiféminisme venait de loin, on pourrait y voir au contraire une confirmation du rôle décisif qu'il joua ici. Des siècles de haine et d'obscurantisme semblent avoir culminé dans ce déchaînement de violence, né d'une peur devant la place grandissante que les femmes occupaient alors dans l'espace social²¹.

Jean Delumeau voit dans le *De planctu ecclesiae* d'Alvaro Pelayo, rédigé vers 1330 à la demande de Jean XXII, le « document majeur de l'hostilité cléricale à la femme », un « appel à la guerre sainte contre l'alliée du Diable » et le précurseur du *Malleus maleficarum*. Le franciscain espagnol y affirme notamment que les femmes, « sous un extérieur d'humilité, cachent un tempérament orgueilleux et incorrigible, en quoi elles ressemblent aux Juifs »²². Dès la fin du Moyen Âge, affirme Bechtel, « même les ouvrages les plus laïcs sont empreints de misogynie²³ ». En la matière, les pères de l'Église et leurs successeurs prolongeaient d'ailleurs les traditions grecque et romaine. Avant qu'Ève mange le fruit défendu, Pandore, dans la mythologie grecque, avait ouvert l'urne contenant tous les maux de l'humanité. Le christianisme naissant emprunta beaucoup au stoïcisme, déjà ennemi des plaisirs et donc des femmes. « Aucun groupe au monde ne fut jamais si longtemps et si durement insulté », estime Bechtel. À lire cette littérature, on se dit que cette rhétorique devait inévitablement produire un jour ou l'autre une forme de passage à l'acte à grande échelle. En 1593, un pasteur allemand un peu plus pacifique que les autres s'alarme de ces « petites brochures qui colportent en tous lieux l'injure contre les femmes » et dont la lecture « sert de passe-temps aux oisifs » ; « et l'homme du peuple, à force d'entendre et de lire ces choses, est exaspéré contre les femmes, et quand il apprend que l'une d'elles est condamnée à périr sur le bûcher, il s'écrie : "C'est bien fait !" ».

« Hystériques », « pauvres femmes » : Anne L. Barstow souligne également la condescendance dont font preuve beaucoup d'historiens à l'égard des victimes des chasses aux sorcières. Colette Arnould trouve la même attitude chez Voltaire, qui écrivait à propos de la sorcellerie : « Seule l'action de la philosophie a guéri de cette abominable chimère et a appris aux hommes qu'il ne faut pas brûler les imbéciles. » Or, objecte-t-elle, « les imbéciles avaient d'abord été les juges, et ils avaient si bien fait que cette imbécillité-là était devenue contagieuse »²⁴. On retrouve aussi le réflexe de blâmer les victimes : étudiant les chasses dans le sud de l'Allemagne, l'éminent professeur américain Erik Midelfort observe que les femmes « semblaient provoquer une intense misogynie à l'époque » et préconise d'étudier « pourquoi ce groupe se plaçait en situation de bouc émissaire »²⁵. Carol F. Karlsen conteste le portrait souvent dressé des accusées en Nouvelle-Angleterre, qui, en évoquant leur « mauvais caractère » ou leur « personnalité déviante », épouse le point de vue des accusateurs : elle y voit une manifestation de la « tendance profondément enracinée dans notre société à rendre les femmes responsables de la violence qui leur est infligée »²⁶. Peut-être ce mépris et ces préjugés signifient-ils simplement que, même s'ils ne les approuvent pas, même s'ils en perçoivent l'horreur, ceux qui prennent les chasses aux sorcières pour objet d'étude historique restent malgré tout, comme l'était Voltaire, des produits du monde qui a chassé les sorcières. Peut-être faut-il en déduire que le travail nécessaire pour exposer la façon dont cet épisode a transformé les sociétés européennes n'en est encore qu'à ses balbutiements.

Son bilan en vies humaines reste très discuté et ne sera probablement jamais établi avec certitude. Dans les années 1970, on évoquait un million de victimes, voire bien plus. Aujourd'hui, on parle plutôt de cinquante ou cent mille²⁷. N'y sont pas incluses celles qui ont été lynchées, ni celles qui se sont suicidées ou qui sont mortes en prison – soit des suites de la torture, soit en raison de leurs conditions de détention sordides. D'autres, sans perdre la vie, ont été bannies, ou ont vu leur réputation et celle de leur

famille ruinées. Mais toutes les femmes, même celles qui n'ont jamais été accusées, ont subi les effets de la chasse aux sorcières. La mise en scène publique des supplices, puissant instrument de terreur et de discipline collective, leur intimait de se montrer discrètes, dociles, soumises, de ne pas faire de vagues. En outre, elles ont dû acquérir d'une manière ou d'une autre la conviction qu'elles incarnaient le mal ; elles ont dû se persuader de leur culpabilité et de leur noirceur fondamentales.

C'en était fini de la sous-culture féminine vivace et solidaire du Moyen Âge, constate Anne L. Barstow. Pour elle, la montée de l'individualisme – au sens d'un repli sur soi et d'une focalisation sur ses seuls intérêts – au cours de la période qui suit doit être, dans le cas des femmes, largement attribuée à la peur²⁸. Il y avait de quoi se sentir incitée à faire profil bas, comme en témoignent certaines affaires. En 1679, à Marchiennes, Péronne Goguillon échappe de peu à une tentative de viol par quatre soldats ivres qui, pour la laisser tranquille, lui extorquent la promesse de leur verser de l'argent. En les dénonçant, son mari attire l'attention sur la mauvaise réputation antérieure de sa femme : elle est brûlée comme sorcière²⁹. De même, dans le cas d'Anna Göldi, son biographe, le journaliste suisse Walter Hauser, a retrouvé la trace d'une plainte pour harcèlement sexuel qu'elle avait déposée contre le médecin qui l'employait comme domestique. Celui-ci l'avait alors accusée de sorcellerie pour allumer un contre-feu³⁰.

DU MAGICIEN D'OZ À STARHAWK

En s'emparant de l'histoire des femmes accusées de sorcellerie, les féministes occidentales ont à la fois perpétué leur subversion – qu'elle ait été délibérée ou pas – et revendiqué, par défi, la puissance terrifiante que leur prêtaient les juges. « Nous sommes les petites-filles des sorcières que vous n'avez pas réussi à brûler », dit un slogan célèbre ; ou, en Italie, dans les années 1970 : « Tremblez, tremblez, les sorcières sont revenues ! » (*Tremate, tremate, le streghe son tornate !*). Elles ont aussi réclamé justice, en luttant contre le traitement léger et édulcoré de cette histoire. En 1985, la

ville allemande de Gelnhausen a transformé en attraction touristique sa « Tour aux sorcières », la bâtisse où les accusées de sorcellerie avaient autrefois été emmurées vivantes. Le matin de l'ouverture au public, des manifestantes vêtues de blanc ont défilé autour de l'édifice en arborant des panneaux où figuraient les noms des victimes³¹. Ces efforts de sensibilisation, d'où qu'ils viennent, ont parfois payé : en 2008, le canton de Glaris a officiellement réhabilité Anna Göldi, grâce à l'obstination de son biographe, et lui a consacré un musée³². Fribourg, Cologne et Nieupoort, en Belgique, ont suivi. La Norvège a inauguré en 2013 le mémorial de Steilneset, fruit d'une collaboration entre l'architecte Peter Zumthor et l'artiste Louise Bourgeois, qui rend hommage, à l'endroit même où elles furent brûlées, aux quatre-vingt-onze personnes exécutées dans le comté septentrional de Finnmark³³.

La première féministe à exhumer l'histoire des sorcières et à revendiquer elle-même ce titre a été l'Américaine Matilda Joslyn Gage (1826-1898), qui militait pour le droit de vote des femmes, mais aussi pour les droits des Amérindiens et l'abolition de l'esclavage – elle fut condamnée pour avoir aidé des esclaves à s'enfuir. Dans *Femme, Église et État*, en 1893, elle livra une lecture féministe des chasses aux sorcières : « Quand, au lieu de “sorcières”, on choisit de lire “femmes”, on gagne une meilleure compréhension des cruautés infligées par l'Église à cette portion de l'humanité³⁴. » Elle a inspiré le personnage de Glinda dans *Le Magicien d'Oz*, écrit par Lyman Frank Baum, dont elle était la belle-mère. En adaptant ce roman au cinéma, en 1939, Victor Fleming a donné naissance à la première « bonne sorcière » de la culture populaire³⁵.

Puis, en 1968, le jour de Halloween, à New York, surgit le mouvement Women's International Terrorist Conspiracy from Hell (WITCH), dont les membres défilèrent dans Wall Street et dansèrent la sarabande, main dans la main, vêtus de capes noires, devant la Bourse. « Les yeux fermés, la tête baissée, les femmes entonnèrent un chant berbère (sacré aux yeux des sorcières algériennes) et proclamèrent l'effondrement imminent de diverses

actions. Quelques heures plus tard, le marché clôtura en baisse d'un point et demi, et le lendemain, il chuta de cinq points », racontait quelques années plus tard l'une d'entre elles, Robin Morgan³⁶. Elle soulignait toutefois leur ignorance totale, à l'époque, de l'histoire des sorcières : « À la Bourse, nous avons demandé une entrevue avec Satan, notre supérieur – un faux pas qui, avec le recul, me consterne : c'est l'Église catholique qui a inventé Satan et qui a ensuite accusé les sorcières d'être satanistes. Nous avons mordu à l'hameçon patriarcal sur ce sujet, et sur tant d'autres. Nous étions complètement stupides. Mais nous étions stupides avec du style³⁷. » C'est vrai : les photos de l'événement en témoignent. En France, le féminisme de la deuxième vague a notamment vu la création de la revue *Sorcières*, publiée à Paris entre 1976 et 1981 sous la direction de Xavière Gauthier et à laquelle collaborèrent Hélène Cixous, Marguerite Duras, Luce Irigaray, Julia Kristeva, Nancy Huston ou encore Annie Leclerc³⁸. Il faut aussi mentionner la très belle chanson d'Anne Sylvestre, qui, en plus de ses comptines pour enfants, est l'autrice d'un important répertoire féministe : *Une sorcière comme les autres*, écrite en 1975³⁹.

En 1979 paraissait aux États-Unis *The Spiral Dance*, le premier livre de Starhawk. Il allait devenir un ouvrage de référence sur le culte néopaien de la déesse. Le nom de la sorcière californienne – née Miriam Simos en 1951 – n'arriva cependant aux oreilles européennes qu'en 1999, lors de la participation remarquée de Starhawk et de ses amis aux manifestations contre la réunion de l'Organisation mondiale du commerce à Seattle, qui marquèrent la naissance de l'altermondialisme. En 2003, l'éditeur Philippe Pignarre et la philosophe Isabelle Stengers publiaient la première traduction française d'un de ses livres : *Femmes, magie et politique*, qui date de 1982⁴⁰. En signalant sur une liste de discussion l'article que je lui avais consacré, je me rappelle avoir déchaîné les sarcasmes furieux d'un autre abonné, un auteur de romans policiers qui n'avait pas eu de mots assez durs pour me dire l'accablement dans lequel le plongeait la notion de « sorcellerie néopaienne ». Une quinzaine d'années plus tard, son opinion

n'a pas forcément changé, mais la référence a beaucoup perdu de son incongruité. Aujourd'hui, les sorcières sont partout. Aux États-Unis, elles prennent part au mouvement Black Lives Matter (« Les vies des Noirs comptent », contre les meurtres racistes commis par la police), jettent des sorts à Donald Trump, protestent contre les suprémacistes blancs ou contre la remise en question du droit à l'avortement. À Portland (Oregon) et ailleurs, des groupes ressuscitent WITCH. En France, en 2015, Isabelle Cambourakis a baptisé « Sorcières » la collection féministe qu'elle a créée au sein de la maison d'édition familiale. Elle a commencé par y republier *Femmes, magie et politique*, qui a rencontré beaucoup plus d'écho que la première fois⁴¹ – d'autant plus que venait de paraître la traduction française de *Caliban et la sorcière* de Silvia Federici. Et lors des manifestations de septembre 2017 contre la casse du code du travail est apparu, à Paris et à Toulouse, un Witch Bloc féministe et anarchiste qui a défilé avec des chapeaux pointus et une banderole « Macron au chaudron ».

Les misogynies se montrent eux aussi, comme autrefois, obsédés par la figure de la sorcière. « Le féminisme encourage les femmes à quitter leurs maris, à tuer leurs enfants, à pratiquer la sorcellerie, à détruire le capitalisme et à devenir lesbiennes », tonnait déjà en 1992 le télévangéliste américain Pat Robertson dans une tirade restée célèbre (suscitant chez beaucoup cette réaction : « Où est-ce qu'on s'inscrit ? »). Durant la campagne présidentielle de 2016 aux États-Unis, la haine manifestée à l'égard de Hillary Clinton a dépassé de très loin les critiques, même les plus virulentes, que l'on pouvait légitimement lui adresser. La candidate démocrate a été associée au « Mal » et abondamment comparée à une sorcière, c'est-à-dire attaquée en tant que femme, et non en tant que dirigeante politique. Après sa défaite, certains ont exhumé sur YouTube la chanson qui salue la mort de la Méchante Sorcière de l'Est dans *Le Magicien d'Oz : Ding Dong, the Witch Is Dead* (« Ding dong, la sorcière est morte ») – une ritournelle qui avait déjà resurgi lors de la disparition de Margaret Thatcher en 2013. Cette référence a été brandie non seulement par

les électeurs de Donald Trump, mais aussi par certains partisans du rival de Hillary Clinton à la primaire. Sur le site officiel de Bernie Sanders, l'un d'eux a annoncé une collecte de fonds sous l'intitulé *Bern the Witch* (un jeu de mots avec *Burn the Witch*, « Brûlez la sorcière », avec « Bern » comme « Bernie » au lieu de *burn*) ; une annonce que l'équipe de campagne du sénateur du Vermont a retirée dès qu'elle lui a été signalée⁴². Dans la série des plaisanteries pénibles, l'éditorialiste conservateur Rush Limbaugh a assené : *She's a witch with a capital B* (« C'est une sorcière avec un P majuscule ») – il ignorait sans doute qu'au XVII^e siècle un protagoniste de l'affaire de Salem, dans le Massachusetts, avait déjà exploité cette consonance en traitant l'une des accusatrices, sa servante Sarah Churchill, de *bitch witch* (« pute sorcière »)⁴³. En réaction sont apparus chez les électrices démocrates des badges « Les sorcières pour Hillary » ou « Les harpies pour Hillary »⁴⁴.

Un tournant notable s'est produit ces dernières années dans la façon dont les féministes françaises appréhendent la figure de la sorcière. Dans leur présentation de *Femmes, magie et politique*, en 2003, les éditeurs écrivaient : « En France, ceux qui font de la politique ont pris l'habitude de se méfier de tout ce qui relève de la spiritualité, qu'ils ont vite fait de taxer d'être d'extrême droite. Magie et politique ne font pas bon ménage et si des femmes décident de s'appeler sorcières, c'est en se débarrassant de ce qu'elles considèrent comme des superstitions et de vieilles croyances, en ne retenant que la persécution dont elles furent victimes de la part des pouvoirs patriarcaux. » Ce constat n'est plus aussi vrai aujourd'hui. En France comme aux États-Unis, de jeunes féministes, mais aussi des hommes gays et des trans, revendiquent tranquillement le recours à la magie. Entre l'été 2017 et le printemps 2018, la journaliste et autrice Jack Parker a édité *Witch, Please*, la « newsletter des sorcières modernes », qui comptait plusieurs milliers d'abonnés. Elle y diffusait des photos de son autel et de ses grimoires personnels, des interviews d'autres sorcières, ainsi que des conseils de rituels en lien avec la position des astres et les phases de la lune.

Ces nouvelles adeptes ne suivent aucune liturgie commune : « La sorcellerie étant une pratique, elle n'a pas besoin d'être accompagnée d'un culte religieux, mais peut parfaitement se combiner à lui, explique Mael, une sorcière française. Il n'y a pas ici d'incompatibilité fondamentale. On trouve ainsi des sorcières des grandes religions monothéistes (chrétiennes, musulmanes, juives), des sorcières athées, des sorcières agnostiques, mais aussi des sorcières des religions païennes et néopaïennes (polythéistes, wiccanes, hellénistes, etc.)⁴⁵. » Starhawk – qui s'inscrit pour sa part dans le cadre très vaste de la Wicca, la religion néopaïenne – prône elle aussi l'invention de rituels en fonction des besoins. Elle raconte par exemple comment est né celui par lequel elle et ses amies fêtent le solstice d'hiver, en allumant un grand feu sur la plage puis en plongeant dans les vagues de l'océan, bras levés, avec des chants et des vociférations de jubilation : « Au cours d'un des premiers solstices que nous avons célébrés, nous sommes allées sur la plage regarder le soleil se coucher avant notre rituel du soir. Une femme a dit : "Enlevons nos vêtements et sautons dans l'eau ! Allez, chiche !" Je me rappelle lui avoir répondu : "Tu es folle", mais nous l'avons fait quand même. Après quelques années, nous avons eu l'idée d'allumer un feu, histoire de conjurer l'hypothermie, et ainsi une tradition est née. (Faites quelque chose une fois, c'est une expérience. Faites-le deux fois, c'est une tradition.)⁴⁶ »

LA VISITEUSE DU CRÉPUSCULE

Comment expliquer cette vogue inédite ? Celles et ceux qui pratiquent la sorcellerie ont grandi avec *Harry Potter*, mais aussi avec les séries *Charmed* – dont les héroïnes sont trois sœurs sorcières – et *Buffy contre les vampires* – où Willow, d'abord lycéenne timide et effacée, devient une puissante sorcière –, ce qui peut avoir joué un rôle. La magie apparaît paradoxalement comme un recours très pragmatique, un sursaut vital, une manière de s'ancrer dans le monde et dans sa vie à une époque où tout semble se liquer pour vous précariser et vous affaiblir. Dans sa newsletter

Dans son livre, Fontanel énumère les raisons pour lesquelles elle trouve beau le blanc de ses cheveux : « Blanc comme tant de choses belles et blanches, les murs peints à la chaux en Grèce, le marbre de Carrare, le sable des bains de mer, la nacre des coquillages, la craie sur le tableau, un bain au lait, le radieux d'un baiser, la pente enneigée, la tête de Cary Grant recevant un Oscar d'honneur, ma mère m'amenant à la neige, l'hiver⁷⁶. » Autant d'évocations qui conjurent en douceur les associations d'idées issues d'un lourd passé misogyne. Il y a là à mes yeux une sorte de magie. Dans un documentaire qui lui était consacré, l'auteur de bande dessinée Alan Moore (*V comme Vendetta*) disait : « Je crois que la magie est de l'art, et que l'art est littéralement de la magie. L'art, comme la magie, consiste à manipuler les symboles, les mots ou les images pour produire des changements dans la conscience. En fait, jeter un sort, c'est simplement dire, manipuler les mots, pour changer la conscience des gens, et c'est pourquoi je crois qu'un artiste ou un écrivain est ce qu'il y a de plus proche, dans le monde contemporain, d'un chaman⁷⁷. » Aller débusquer, dans les strates d'images et de discours accumulés, ce que nous prenons pour des vérités immuables, mettre en évidence le caractère arbitraire et contingent des représentations qui nous emprisonnent à notre insu et leur en substituer d'autres, qui nous permettent d'exister pleinement et nous enveloppent d'approbation : voilà une forme de sorcellerie à laquelle je serais heureuse de m'exercer jusqu'à la fin de mes jours.

1. Maria GRIPE, *Le Château des enfants volés*, traduit du suédois par Görel Bjurström, Le Livre de poche Jeunesse, Paris, 1981.

2. Cf. Mona CHOLLET, *Beauté fatale. Les nouveaux visages d'une aliénation féminine* [2012], La Découverte, « La Découverte Poche/Essais », Paris, 2015.

3. Guy BECHTEL, *La Sorcière et l'Occident. La destruction de la sorcellerie en Europe, des origines aux grands bûchers*, Plon, Paris, 1997.

4. « Dans le sillage des sorcières de Bruegel », *Arte Journal*, Arte, 8 avril 2016.

5. Guy BECHTEL, *La Sorcière et l'Occident*, *op. cit.*

6. *Idem.*

7. Françoise D'EAUBONNE, *Le Sexocide des sorcières*, L'Esprit frappeur, Paris, 1999.

8. Guy BECHTEL, *La Sorcière et l'Occident*, *op. cit.* Dans d'autres cas, on observe une symétrie entre l'antisémitisme et la simple misogynie : en Allemagne, certaines rumeurs prétendaient que les hommes juifs, du fait qu'ils étaient circoncis, saignaient tous les mois... (Anne L. BARSTOW, *Witchcraze. A New History of the European Witch Hunts*, HarperCollins, New York, 1994).

9. Guy BECHTEL, *La Sorcière et l'Occident*, op. cit.
10. Anne L. BARSTOW, *Witchcraze*, op. cit.
11. *Idem*.
12. Guy BECHTEL, *La Sorcière et l'Occident*, op. cit.
13. Silvia FEDERICI, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive* [2004], traduit de l'anglais (États-Unis) par le collectif Senonevero, Entremonde/Senonevero, Genève/Marseille, 2014.
14. Guy BECHTEL, *La Sorcière et l'Occident*, op. cit.
15. *Idem*.
16. Anne L. BARSTOW, *Witchcraze*, op. cit.
17. *Idem*.
18. Guy BECHTEL, *La Sorcière et l'Occident*, op. cit.
19. Carol F. KARLSEN, *The Devil in the Shape of a Woman. Witchcraft in Colonial New England*, W. W. Norton & Company, New York, 1998.
20. Anne L. BARSTOW, *Witchcraze*, op. cit.
21. Armelle LE BRAS-CHOPARD, *Les Putains du Diable. Le procès en sorcellerie des femmes*, Plon, Paris, 2006.
22. Jean DELUMEAU, *La Peur en Occident (XIV^e-XVIII^e siècle). Une cité assiégée*, Fayard, Paris, 1978.
23. Guy BECHTEL, *Les Quatre Femmes de Dieu. La putain, la sorcière, la sainte et Bécassine*, Plon, Paris, 2000.
24. Colette ARNOULD, *Histoire de la sorcellerie* [1992], Tallandier, Paris, 2009.
25. Cité par Anne L. BARSTOW, *Witchcraze*, op. cit.
26. Carol F. KARLSEN, *The Devil in the Shape of a Woman*, op. cit.
27. Barbara EHRENREICH et Deirdre ENGLISH, *Sorcières, sages-femmes et infirmières. Une histoire des femmes soignantes* [1973], Cambourakis, « Sorcières », Paris, 2014.
28. Anne L. BARSTOW, *Witchcraze*, op. cit.
29. Robert MUCHEMBLED, *Les Derniers Bûchers. Un village de France et ses sorcières sous Louis XIV*, Ramsay, Paris, 1981.
30. Agathe DUPARC, « Anna Göldi, sorcière enfin bien-aimée », *Le Monde*, 4 septembre 2008.
31. Anne L. BARSTOW, *Witchcraze*, op. cit.
32. Agathe DUPARC, « Anna Göldi, sorcière enfin bien-aimée », art. cit.
33. « En Norvège, un monument hommage aux sorcières », HuffPost, 18 juin 2013.
34. Matilda Joslyn GAGE, *Woman, Church and State. The Original Exposé of Male Against the Female Sex*, 1893.
35. Kristen J. SOLLEE, *Witches, Sluts, Feminists. Conjuring the Sex Positive*, ThreeL Media, Los Angeles, 2017.
36. Robin MORGAN, « WITCH hexes Wall Street », *Going Too Far. The Personal Chronicle of a Feminist*, Random House/Vintage Paperbacks, New York, 1977.
37. Robin MORGAN, « Three articles on WITCH », *Going Too Far*, op. cit.
38. Pour un tableau détaillé (et illustré) de l'évolution de la sorcière et de ses déclinaisons culturelles à travers les âges, cf. Julie PROUST TANGUY, *Sorcières ! Le sombre grimoire du féminin*, Les Moutons électriques, Montélimar, 2015.
39. Je recommande l'interprétation de la chanteuse québécoise Pauline Julien, qu'on peut trouver sur YouTube.
40. STARHAWK, *Femmes, magie et politique*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Morbic, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2003.
41. Sous le titre *Rêver l'obscur*. Cf. Weronika ZARACHOWICZ, « Tous sorcières ! », *Télérama*, 8 avril 2015.
42. L'auteur de cette initiative l'a piteusement justifiée en invoquant la proximité de Halloween. Il a ainsi rendu inaudibles ses arguments, pourtant pertinents : Hillary Clinton s'est longtemps opposée au mariage gay et, en tant que secrétaire d'État, elle a soutenu le coup d'État de 2009 au Honduras, favorisant les meurtres d'opposants, comme la militante écologiste et féministe Berta Cáceres, assassinée en mars 2016. Marie SOLIS, « Bernie Sanders official campaign site once invited supporters to "Bern the Witch" », *Mic.com*, 11 mars 2016.
43. Anne L. BARSTOW, *Witchcraze*, op. cit.
44. Kristen J. SOLLEE, *Witches, Sluts, Feminists*, op. cit.
45. MÆL, « Tremate tremate, le streghe son tornate ! Tremblez tremblez, les sorcières sont de retour ! – Introduction à la sorcellerie », *Simonae.fr*, 11 septembre 2017.
46. STARHAWK, *The Spiral Dance. A Rebirth of the Ancient Religion of the Goddess. 20th Anniversary Edition*, HarperCollins, San Francisco, 1999.
47. Mona CHOLLET, *La Tyrannie de la réalité* [2004], Gallimard, « Folio Actuel », Paris, 2006 ; *Chez soi. Une odyssee de l'espace domestique* [2015], La Découverte, « La Découverte Poche/Essais », Paris, 2016.
48. STARHAWK, *Femmes, magie et politique*, op. cit.
49. STARHAWK, « Une réponse néopaïenne après le passage de l'ouragan Katrina », in *Reclaim*, recueil de textes écoféministes choisis et présentés par Émilie Hache, traduit de l'anglais par Émilie Notéris, Cambourakis, « Sorcières », Paris, 2016.